

Martine GASNIER

L'inconnu du port

roman

éditions
Zinedi



ANÉPIGRAPHE
ÉDITIONS

GRANDS CARACTÈRES **18**

Martine Gasnier

L'Inconnu du port

roman



**ANÉPIGRAPHE
ÉDITIONS**

Zéditions
inédi

**Cette version en grands caractères
a été réalisée avec la police Luciole
spécialement conçue pour les personnes
ayant une déficience visuelle,
qui reprennent ainsi goût à la lecture.**

Conception et réalisation graphique :

Geneviève Bellissard

Couverture : création François Génissel

<https://francoisgenissel.com>

© Anépigraphe Editions, 2025

www.anepigraphe-editions.fr

contact@anepigraphe-editions.fr

45, rue de Bretagne 61000 Alençon

© Éditions Zinedi, 2024

www.zinedi.com – contact@zinedi.com

4, impasse des Bruyères 61150 Tanques

ISBN 978-2-487257-42-9

« La mémoire fait partie
de notre être : oublier c'est mutiler
son âme, c'est dessécher son cœur ;
oublier c'est cesser d'être un homme. »

Henri-Frédéric Amiel
Journal intime 19 juin 1851

À Christian

1

Très tôt ce matin de l'année 1886, alors que le jour n'était pas encore levé, la ville fut parcourue d'un courant d'air venu de la mer. Il s'était engouffré sur le port où, redoublant de violence, il avait entraîné les nombreux papiers jonchant le quai de Saône dans un tourbillon infernal. On entendait claquer les voiles des bateaux surpris par la tempête, et des silhouettes couraient se mettre à l'abri. Bientôt, la pluie se mit à tomber. Drue et serrée, elle anéantissait les êtres et les choses, sorte de prélude à la fin du monde. Dès cinq heures, les bistrots avaient ouvert

leurs portes aux travailleurs, largement représentés par les dockers, qui finissaient de s'arracher au sommeil devant un café souvent accompagné d'un petit verre d'eau-de-vie.

Il y avait là tout un monde exhalant le labeur et la misère. Malgré leur aspect loqueteux, les plus jeunes s'enorgueillissaient encore de leur musculature d'athlètes. Ils faisaient tâter leurs biceps à la patronne en agrémentant l'expérience de propos salaces. Les plus vieux se taisaient. Le corps usé par les charges transportées depuis trop longtemps, ils n'étaient plus que des survivants aux joues creuses, à l'œil éteint. Quand, parfois, l'un d'eux se risquait à parler, c'était pour évoquer un souvenir d'avant son déclassement social. Car l'assemblée comptait des individus qui,

avant de travailler sur le port, exerçaient diverses professions.

On dénombrait des commerçants, ruinés par leur imprévoyance, des nobles dilapidateurs du patrimoine hérité et quelques notaires capteurs de successions. Ils jouissaient d'une certaine considération auprès de leurs camarades et se plaisaient à en profiter. Quand ils le racontaient, leur passé prenait des allures d'épopée. Les autres faisaient semblant d'y croire, et le bistrot devenait le lieu de toutes les chimères. Les établissements alignés sur le quai avaient, chacun, leur clientèle fidèle, quoi qu'il advînt. De vraies communautés s'étaient formées autour des tenanciers et tenancières qui partageaient les soucis de leurs membres.

Dans le Bistrot du port régnait une odeur de corps mal lavés et d'oripeaux

mouillés que l'on avait mis à sécher près du poêle. Une fumée nauséabonde s'en élevait, provoquant des quintes de toux chez les plus faibles que la tuberculose menaçait. Certains sortaient de leur poche un mouchoir maculé de taches suspectes et crachaient dedans. Après avoir retrouvé une respiration exempte de râles, ils se reprenaient à espérer.

Dehors, les rafales, toujours plus violentes, se succédaient sans rémission et l'on redoutait de les affronter. Plus que jamais, en ces instants, le travail ressemblait, pour les ouvriers portuaires, à un chemin de croix qu'il faudrait gravir sans fin pour un martyr toujours renouvelé.

Soudain la porte s'ouvrit et un inconnu entra. On suspendit toute conversation et les visages se figèrent dans l'attente d'une révélation. Mais l'homme, visiblement

épuisé, s'écroula sur le sol avant d'avoir pu prononcer un seul mot. On se précipita pour lui porter secours et la patronne, qui se prénomma Marie, offrit de l'allonger sur le divan de la salle à manger qui servait aussi de salon. Après quoi, elle posa sur le front de l'étranger une compresse d'eau fraîche et déclara qu'elle veillerait sur lui. L'heure avait sonné pour les ouvriers de rejoindre les docks. Le café se vida.

Sous l'effet de la chaleur du feu qui brûlait dans l'âtre, le malade revenait doucement à lui. Les crépitements du bois incendié provoquaient sur sa face de légères contractions. Ses yeux s'entrouvraient, pour se refermer aussitôt par crainte d'un retour à la vie trop précipité. Marie s'était assise près de lui et guettait chaque signe encourageant. Lorsqu'enfin il la regarda de ses limpides

yeux bleus en demandant où il était, elle lui répondit avec douceur qu'il se trouvait en sécurité dans un modeste bistrot sur le port du Havre.

Incrédule, il répéta le nom de la ville et sembla faire un effort pour la situer dans sa mémoire. Mais, très vite, il renonça en affirmant qu'il n'y était jamais venu et que seul le hasard l'avait amené là. Son hôtesse comprit alors que personne ne l'attendait. Il était un voyageur sans bagages qui avait remis son sort entre ses mains.

Mue par un ultime espoir, elle le questionna sur son identité. Incapable de la décliner, il se contenta de dire que là où il avait été retenu prisonnier on le surnommait Rien dans la caboche. C'est ainsi que Marie comprit qu'elle avait recueilli un inconnu frappé d'amnésie.

2

Toute la journée, le bistrot connut l'animation propre à ce quartier de l'Eure où les dockers embauchaient. Un va-et-vient continuel de clients avait retenu Marie derrière son comptoir.

Après avoir partagé, à midi, un plat de hachis parmentier avec son étrange invité, elle lui recommanda le repos pour reprendre des forces et vaqua à ses occupations.

Quelques vieillards, habitués de l'endroit, vinrent jouer aux cartes une grande partie de l'après-midi. Ils renouaient avec leur vie de malheur en accomplissant un

rite non dépourvu de nostalgie. Ils faisaient le compte des camarades morts et remerciaient la faucheuse de leur accorder encore un peu de temps.

Les tournées succédaient aux tournées. Le vin blanc était largement plébiscité car, selon la croyance populaire, il ne pouvait pas faire de mal. Parfois, pour fêter une victoire particulièrement éclatante, un joueur offrait un verre d'absinthe. Tandis qu'ils dégustaient la fée verte, les vieux copains prenaient des mines d'enfants coupables. Les jours où, poussés par le besoin de rêver, ils en abusaient, le retour vers la maison constituait un défi semé d'embûches imaginaires qu'ils déjouaient en exécutant une drôle de danse.

Depuis qu'elle était devenue propriétaire du café, il y avait de cela une dizaine d'années, Marie en avait enterré de ces

alcooliques que l'on aurait offusqués en les traitant ainsi. Elle s'était attiré la rancœur de bien des épouses, qui considéraient son établissement comme un lieu de perdition, et le faisaient savoir. Mais aucun ragot n'avait entamé le capital de sympathie dont elle jouissait auprès de clients fidèles, accompagnant son célibat revendiqué. C'est que cette femme, âgée de trente-cinq ans, exerçait sur eux un pouvoir dû, pour une part à sa beauté, pour l'autre à sa générosité. Son visage, au nez droit, aux lèvres admirablement dessinées, était éclairé par des yeux aux reflets marins, mélange de bleus et de verts les plus rares. Sa chevelure rousse, torsadée en un lourd chignon, flamboyait. Son corps, aux rondeurs charmantes, s'offrait aux regards sans provocation et sans fausse pudeur. Telle une aimable

déesse, elle officiait derrière son comptoir, dispensant aux dockers harassés encouragements et marques d'amitié.

Ce soir-là, leur travail terminé, ils se retrouvèrent au Bistrot du port, curieux de connaître le sort de l'étranger venu s'y évanouir. Pour ne pas paraître mal élevés, ils parlèrent d'abord de la vie qu'ils menaient, des tourments familiaux et de l'arrogance des chefs.

Lorsque la conversation se mit à languir, Gaston, le brouettier, dit Boit sans soif, prit l'initiative et demanda à Marie vers quelle destination était reparti l'intrus du matin. À la réponse qu'elle fit, tous se regardèrent. Un vagabond avait trouvé asile près de leur idole. La chose était déplaisante et des murmures de réprobation s'élevèrent. Elle les laissa s'exprimer sans broncher.

Quand elle jugea que le moment était venu de rétablir l'ordre, elle frappa d'un geste énergique le zinc du comptoir. D'une voix assurée ne souffrant pas la contestation, elle déclara que jamais elle ne jetterait à la rue un homme sans mémoire. Un silence accueillit ses paroles, puis on entendit un applaudissement, aussitôt suivi par tous les autres. Rendu audacieux par le vin déjà bu, Gaston proposa que l'on fît connaissance et que l'on trinquât au nouveau camarade.

Marie disparut et revint quelques minutes plus tard accompagnée de Rien dans la caboche, qu'elle baptisa solennellement l'Inconnu du port. Son entrée fut saluée avec des manifestations de sympathie teintées de surprise.

Malgré son aspect dépenaillé, il dégageait une élégance qui n'échappa à

personne. Sa blondeur, ses yeux clairs et son corps aux membres déliés, le désignaient comme appartenant à ce qu'il est convenu d'appeler la bonne société, celle-là même que refusaient les dockers. Quelques-uns sentirent naître en eux une hostilité contre laquelle ils luttèrent, la remisant au rang des préjugés. La lutte des classes en ce lieu n'avait guère de sens.

Rien de la scène n'avait échappé à Marie. Mais, à aucun instant, elle ne redouta une dérive. Elle connaissait le cœur fraternel des dockers devant la détresse des miséreux. Et l'Inconnu était l'un d'eux.

Tandis qu'il observait une certaine retenue face au groupe, elle lui tendit un verre. D'une main hésitante, il le prit et le leva en remerciant les ouvriers de

l'avoir adopté. Puis, se tournant vers son hôtesse, il lui exprima sa reconnaissance en formant le vœu de trouver rapidement, lui aussi, un emploi sur le port. Louis Dupont, un charbonnier surnommé le Noiraud, prit alors la parole et s'engagea à le faire embaucher. Certains, perplexes, mirent en garde l'Inconnu contre les difficiles conditions d'existence qu'il connaîtrait. Il demeura inébranlable. Dans quelques jours, il rejoindrait le troupeau des sans-grade.